

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(12 octobre - 11 novembre\)](#) [Item](#)[300. Val-Richer, Dimanche 27 octobre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

300. Val-Richer, Dimanche 27 octobre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Parcours politique](#), [Politique \(France\)](#), [Récit](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#), [Santé \(enfants Guizot\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1839-10-27

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°310/307-308

Information générales

LangueFrançais

Cote765, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

300 Du val Richer, dimanche 27 oct. 1839

9 heures

Ma mère a été souffrante hier, assez souffrante. Si cela se prolongeait ou se renouvelait d'ici à quatre jours, je presserais mon départ. Son mal, s'il s'aggravait, aurait besoin de secours prompts et décisifs. Je lui en ai dit un mot hier. Cela la contrarie. Mais je n'hésiterai pas. Pauline est parfaitement bien. Mais quelle fièvre que d'aimer des créatures, quand on a tant perdu, quand on a tant éprouvé la fragilité de la vie ! Je ne puis voir malade quelqu'un que j'aime, sans une angoisse, une prévoyance horrible. Je ne vaud plus rien pour un tel fardeau ; mes épaules plient à la moindre apparence qu'il s'appesantisse encore sur moi.

Voici une conversation de Thiers avec un de mes amis ; plus directe que la vôtre mais très analogue, je pense. Thiers : Que pensez-vous du Ministère?

- Qu'il est faible et dans une position fausse.

- Que fera-t-il ?

- Peu de chose sans doute ; ce qu'on peut faire quand on est faible et dans une position fausse.

- Et comment tout cela finira-t-il ?

- Je vous le demanderai à vous-même. "

Ici une pause assez longue. Thiers reprend, et expose ce qu'il pense du Ministère de ses embarras, des difficultés de la session ; la gauche votera contre ; M. Barrot votera contre avec quelques ménagements. Le centre gauche se divisera ; une portion appuiera le Ministère, l'autre votera contre. Et les doctrinaires, que feront-ils ?

- Comme le centre gauche.

- Et M. Guizot, que fera-t-il ? L'avez-vous vu à son dernier passage à Paris ?

- Je l'ai vu ; il agira selon les circonstances sa situation, peut être embarrassante à cause de ceux de ses amis qui sont ministres.

- Autre chose sont ses amis, autre chose est le Ministère."

Thiers revient sur la situation en général, sur l'impossibilité qu'il n'arrive pas quelque chose. On répond que quoi qu'il arrive, il est désormais impossible de parler de coalition. On lui rappelle qu'à la même place, au moment des dernières élections en causant avec lui, en prévoyait la victoire et un grand succès si la conduite était sage et mesurée ; on ajoute que rien n'a été omis de ce qui pouvait et devait tout compromettre. Ceci a paru préoccuper vivement Thiers ; le rouge lui a monté au visage. Après un peu de temps, il a repris :

- Sans se coaliser, on peut tendre au même but. On le peut et on le doit, si en effet on se propose le même but, si on a les mêmes intentions."

Nouvelle pause. Thiers reprend encore pour dire qu'il a pris son parti, qu'il travaille, qu'il veut continuer, qu'il est heureux.

- Vous faites bien. "

10 heures

Lord Brougham n'a pas prolongé assez longtemps sa fantaisie. Il ne faut pas qu'un mort revienne sitôt. Avait-il fait prévenir Lady Claurocard. Vous avez raison de ne pas montrer votre appartement. Mais moi je regrette de ne pas assister à sa création. Vous me parleriez d'autres choses. Vous me permettez cette fatuité. M. Delessert m'écrit que Calamata vient de terminer la gravure de mon portrait. On m'en donnera quelques épreuves quelques unes à Paul Dela Roche ; puis 450 pour les souscripteurs et la planche sera brisée. Voilà des amis jaloux. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 300. Val-Richer, Dimanche 27 octobre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-10-27.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1913>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 27 octobre 1839

Heure7 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

3R



la Princesse de Lieven
rue St. Florentin 2
Paris



2, 6

Y. K.

Une mère a de ces
hies, aux souffrances. Et cela de prolong
le souvenir d'ici à quatre-vingt ans. Je
vous envoie. Son mal, dit d'après vous,
beaucoup de choses, prompt et décisif.
si est un mal bien. Et la confiance.
à l'avenir par.

Bonne et parfaitement bien. Bien
prête que d'ici à ce moment, quand
l'âme part, quand on a fait l'homme,
de la vie. Je ne puis en dire autre que
l'âme, l'âme me rappelle, me rappelle
d'ailleurs. Et me rappelle plus rien pour en
faire, une grande prière à la main.
qui s'apparente avec moi.

Voici une conversation de l'homme au
monde plus simple que la vôtre, mon
amateur de la prière.
L'homme, l'homme, l'homme, l'homme
est fait et dans une position simple. —
— l'homme est dans une position simple. —
— l'homme est dans une position simple. —
— l'homme est dans une position simple. —

300 Du Val Aichs. Dimanche 27 oct^r 1837 765

7 heures.

Ma mère a été souffrante hier, aux souffrants. Si cela se prolongeait ou se renouvelait d'ici à quatre jours, je pourrais me disposer. Son mal, dit-elle, s'aggrave, a besoin de secours prompts et décisifs. Je lui en ai dit un mot hier, cela la console. Mais j'hésite à l'écouter.

Pauline se porte parfaitement bien. Mais quelle fièvre que d'aimer les créatures quand on a tant perdu, quand on a tant éprouvé la fragilité de la vie ! Je ne puis voir malade quelqu'un qui gémisse, qui me supplie, qui me supplie, qui me supplie. Je ne vais plus rien pour un tel fardeau, me l'épauler, plier à la moindre apparence qu'il s'appesantisse encore sur moi.

Voici une conversation de Thiers avec son fils, plus sincère que la vôtre, mais très analogue, je pense.

Thiers. Que pensez-vous du Ministère ? — D'un très faible et dans une position fautive — D'un faible ? — Plus de chose sans doute : ce qu'on peut faire quand on est faible et dans une position fautive. — Et comment tout cela finira-t-il ? — De vous.

le demandera à vous-même.

Ils ont parlé assez long. Thiers reprend le
sujet ce qui paraît du ministère, de ses embarras,
des difficultés de la session, la gauche votera
contre; M. Barrot votera contre, avec quelques
modérément. La gauche gauche de droite; une
position appuiera le ministère; l'autre votera
contre. Et les doctrinaires, que feront-ils?

— Comme la gauche gauche — Et M. Duros, que
fera-t-il? Avez-vous vu à son dernier passage à
Paris? — Je l'ai vu; il agira selon les circonstances.
La situation peut être embarrassante, à cause de
celles de ses amis qui sont ministres. — Autre chose.
Sur ses amis, autre chose est le ministère.

Thiers revient sur la situation en général, sur
l'impossibilité qu'il n'arrive pas quelque chose. On
répond que, quoi qu'il arrive, il est désormais
impossible de parler de coalition. On lui rappelle
qu'à la même place, au moment des dernières
élections, en causant avec lui, on prévoyait la
victoire et un grand succès si la conduite était
sage et mesurée; on ajoute que rien n'a été omis
de ce qui pouvait et devait tout compromettre.
Ils se sont occupés vivement Thiers; le
songe lui a monté au visage. Après un peu de
temps, il a repris: — Sans la coalition on peut
tendre au même but — On le peut et on le
doit si en effet on se propose le même but, si
on a les mêmes intentions. Nouvelle pause.

Thiers reprend
qu'il n'avait
— Vous faites

Lord Brong
fantasme. Je
Avait-il fait

Vous avez
tenue, bien
à la création
me permettez

On de
terminer la
bonne que
De la Roche
la planche

Article

Thiers reprend encore pour dire qu'il a pris son parti,
qu'il travaille, qu'il veut continuer, qu'il est heureux.
— Vous faites bien.

Le hour.

quelques
votre
votre
il?

Lord Brougham n'a pas prolongé assez longtemps sa
fantaisie. Il ne faut pas qu'un motif devienne habituel.
Avait-il fait prisonnier Lady Harcourt?

Enfin, que
passage à
les, circonstance,
à cause de
Autre chose
thère.

Vous avez raison de ne pas mentir votre appa-
rence. Mais moi je regrette de ne pas attacher
à la création. Vous me parlez d'autre chose. Vous
me promettez cette fantaisie.

en général, les
que chose. On
normale

On dit aussi qu'il écrit que Calamata vient de
terminer la gravure de mon portrait. On m'en
donnera quelques épreuves, quelques uns à Paul
De la Roche, puis 450 pour les souscripteurs.
La planche sera brisée. Voilà dit, ainsi j'ai

Adieu. Adieu.

3

On lui rappelle
les dernières
prévoyait la
conduite était
n'a été omis
on promettre.
Thiers; le
pari un peu de
et on le
même but, de
elle pense.